



HAL
open science

Temporalités et systèmes de villes

Denise Pumain

► **To cite this version:**

Denise Pumain. Temporalités et systèmes de villes. Alain Obadia. Entreprendre la ville, Editions de l'Aube, pp.49-55, 1997. halshs-01625475

HAL Id: halshs-01625475

<https://shs.hal.science/halshs-01625475>

Submitted on 27 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Temporalités et systèmes de villes

Bernard Lepetit est probablement l'historien de sa génération qui a été le plus proche des géographes, et qui a pratiqué avec bonheur une réelle interdisciplinarité, "reconnaissant les frontières disciplinaires pour mieux les transgresser". En travaillant sur les villes avec des concepts spatiaux, il a partagé avec les géographes la conviction de l'intérêt heuristique d'une distinction d'échelles pertinentes, et reconnu l'existence de niveaux repérables dans l'organisation spatiale du fait urbain, qui articulent la ville et les systèmes de villes, que les géographes ont longtemps appelé les réseaux urbains.

1 La notion de système de villes

Les villes peuvent être observées à trois niveaux qui permettent chacun d'identifier des relations et des propriétés suffisamment persistantes pour définir des entités pertinentes. Ces niveaux sont eux-mêmes en interaction, chaque entité de niveau supérieur étant construite par les interactions des entités au niveau inférieur, pour lesquelles elle constitue à son tour une contrainte: au niveau élémentaire il s'agit des acteurs urbains (des personnes ou des institutions), caractérisés par leur statut social, leur revenu, l'étendue de leur pouvoir, leur âge, etc., dont les interactions produisent des villes. A ce niveau de la ville, ce ne sont plus les indicateurs individuels mais des propriétés spécifiques de ce niveau d'agrégation qui émergent en tant que descripteurs pertinents, comme la fonction urbaine, ou encore la configuration spatiale ou l'image de la ville. Les villes appartenant à un même territoire entrent en interaction, de complémentarité et de concurrence, pour constituer au troisième niveau un système de villes, caractérisé par de nouvelles propriétés comme la structure hiérarchique, une trame spatiale plus ou moins régulière, un certain degré de diversité interne en matière de spécialisations fonctionnelles.

Dans l'univers des sciences sociales, c'est surtout la géographie qui a tenté d'analyser et de formaliser les observations faites à propos de ce troisième niveau, celui des réseaux urbains ou systèmes de villes, envisagés dans le cadre d'un territoire régional ou national. La communication, l'échange, l'interdépendance avec des entités de même nature sont des propriétés qui sont depuis longtemps liées à la définition géographique du concept de ville. Pour les géographes, la possibilité d'exploiter une situation, les ressources de plusieurs sites, est ce qui fait l'originalité de la ville par rapport aux autres formes de peuplement (village, exploitation minière) qui exploitent des ressources locales, tirées d'un site unique. La ville ne peut donc pas être dissociée du système des villes, et l'échange, quelle qu'en soit la nature et la forme, donc les connections à longue distance, font partie intégrante de la fonction urbaine, de sa spécificité. Cette conception est compatible avec les enseignements de l'histoire et de l'archéologie quant à la naissance des villes, qui soulignent que dès leur apparition, les villes n'ont jamais été des entités isolées.

La cohérence de l'évolution de villes interdépendantes a été ressentie et formalisée assez tôt dans l'histoire des sciences sociales, par exemple par J. Reynaud lorsqu'il lance le concept de "*système général des villes*" (1841). En 1964, B. Berry, avec son expression fameuse "*cities as systems within systems of cities*", a inscrit dans le cadre de la théorie des systèmes la relation entre le niveau d'organisation et d'observation constitué par *la ville*, considérée comme ensemble de quartiers, d'institutions ou d'acteurs en relations systémiques, et *le système des villes*, organisé par les principes de la théorie des lieux centraux. De nombreux travaux empiriques ont identifié, non seulement les liens et les réseaux qui unissent les villes d'un même territoire à un moment donné, mais aussi les modalités communes de leur évolution. Ainsi de la diffusion des innovations dans un système de villes, qui s'effectue le plus souvent en suivant l'ordre de la hiérarchie fonctionnelle

(Pred, 1977), ou encore des transformations socio-économiques qualitatives (Pumain, Saint-Julien, 1978) et de la croissance (Pumain, 1982), qui se propagent extrêmement vite dans un système bien connecté.

En comparaison du nombre impressionnant de monographies de réseaux urbains réalisées par des géographes, les études historiques prenant pour objet des systèmes de villes sont encore assez rares, en dehors de celles que J. de Vries (1984) et P. Bairoch et al. (1988) ont par exemple consacrées à l'émergence du réseau des grandes villes européennes. Après avoir travaillé très explicitement sur les réseaux de transport (Lepetit, 1984), B. Lepetit (1988) a réexaminé l'ensemble des concepts permettant de traiter des réseaux urbains à propos des villes de la France préindustrielle. Il s'est donc attaché à un moment de l'histoire des villes où la formation d'un réseau urbain à l'échelle nationale s'amorce à peine. Il en a montré la lente et incertaine émergence, non pas à partir d'une volonté organisatrice générale, mais comme la conséquence d'une "tyrannie des petites décisions", l'effet inéluctable des jeux de la concurrence entre les collectivités locales.

2 Villes et auto-organisation

Ces observations ont confirmé pour les géographes l'intérêt d'une référence aux théories de l'auto-organisation (Pumain, Sanders, Saint-Julien, 1989). La notion d'auto-organisation, transposée aux systèmes de villes, suggère que, pour expliquer leur structuration selon une architecture identifiable parce que persistante, il n'y a pas une finalité politique ou économique explicite, qu'il serait possible de décrire en termes d'une fonction à optimiser, mais que la structure est le produit involontaire d'interactions multiples entre des acteurs très nombreux. Chacun agit selon ses finalités et ses stratégies propres, mais il n'est pas nécessaire de connaître en détail chacune de ces stratégies pour prédire (ou simuler) l'architecture générale du système. Dans les modèles de simulation élaborés dans le cadre de cette théorie, la multiplicité des desseins individuels peut ainsi se réduire à quelques paramètres et quelques équations qui décrivent l'évolution du système à un niveau macrogéographique.

Les systèmes auto-organisés ne sont pas en équilibre à un moment donné, ils se transforment sous l'action de processus dynamiques internes et externes. Leur structure est le produit de cette évolution. Les modalités du changement dans les villes ou dans les systèmes de villes ressemblent à celles que décrivent les théories physiques de l'auto-organisation. On observe à la fois une persistance ou une transformation lente de la structure du système (état macro-géographique du système des villes décrit par exemple par la forme de la distribution des tailles des villes, les principaux facteurs de différenciation des activités et des compositions sociales des villes...) et de très grandes fluctuations dans la situation relative de ses éléments: au niveau méso-géographique, c'est le passage rapide que décrit chaque ville, entre des "états" de croissance, stagnation, décroissance démographique, ou des changements de son rang dans la hiérarchie des tailles sur la moyenne durée, ou bien encore les modifications décennales de son profil socio-économique, qui sont tantôt en avance, tantôt en phase ou en retard sur une transformation commune (Pumain, Saint-Julien, 1978). Les fluctuations (ou passage des éléments d'un état à un autre) sont encore plus évidentes si l'on considère le niveau d'observation le plus "microscopique" pour l'investigation géographique, c'est-à-dire celui des individus, ménages ou entreprises, qui résident dans les villes, à l'échelle de temps d'une année, (mobilités résidentielles et professionnelles, créations et disparitions d'entreprises) comme à celle du remplacement des générations.

Pour comprendre la compatibilité de ces fluctuations "désordonnées", aléatoires" (cela ne veut pas dire que ces actions soient irrationnelles ou inexplicables, mais qu'elles sont impossibles à décrire en détail, pour chaque élément simultanément, dans la totalité du système défini au niveau

d'observation supérieur) avec la persistance de la structure macro-géographique du système, pour concilier la dynamique rapide du niveau micro et la dynamique lente du niveau macro, les théories de l'auto-organisation proposent des modèles mathématiques utilisables. Ces modèles représentent par des équations différentielles l'évolution temporelle des variables d'état qui définissent la structure macroscopique du système, les interactions microscopiques étant figurées par des fonctions mathématiques ou par des paramètres. Les théories de l'auto-organisation formalisent donc la dynamique des systèmes à partir des interactions multiples entre leurs composantes. Elles ont l'intérêt de rendre intelligible la formation de la structure des systèmes.

A la lumière de ces théories, un projet convergent réunit un moment historiens et géographes, dans une reformulation de leur objet d'étude, l'évolution des villes (Lepetit, Pumain, 1993). Il ne s'agissait plus de prendre en compte toute l'histoire des villes, ou de reconstituer leur genèse dans ce qu'elle avait d'unique. Il ne s'agissait plus de faire l'histoire entendue comme le chemin qu'on parcourt à reculons pour trouver une "explication" de son unicité dans le récit de la biographie d'un lieu. On quitte le projet descriptif de la géographie historique. Le nouveau projet est de montrer qu'une certaine transformation temporelle, une trajectoire d'une forme donnée, peut être produite par un certain type d'interactions. Il en résulte qu'un objet géographique peut s'interpréter comme la réalisation particulière, parmi un univers de réalisations possibles, d'un processus dynamique général. On perd les notions d'unicité et de non reproductibilité attachées aux objets historiques, mais on prend en compte l'irréversibilité de leur trajectoire particulière. On admet que les processus soient formalisables, que les objets géographiques puissent avoir une dynamique "banale", dans une tendance historique qui demeure irréversible.

Il s'agissait alors d'une "nouvelle alliance" entre histoire et géographie. Il n'est plus question pour la seconde de fournir à la première un cadre physique, un théâtre des opérations, une toile de fond géographique sur laquelle l'histoire déroulerait le récit de ses événements. Il n'est plus question non plus pour la géographie de demander à l'histoire l'explication ultime d'une identité locale, entendue comme la reconstitution de l'itinéraire temporel irréversible qui conduisit nécessairement à l'objet géographique observé aujourd'hui, dans son irréductible unicité. Il s'agit bien davantage d'un éclairage réciproque entre les deux disciplines, quant à la morphogenèse des structures socio-spatiales, aux processus qui font advenir et devenir l'espace géographique. "L'histoire, alors, est le processus par lequel le temps transforme un présent unique en une multiplicité de passés possibles".

3 Divergences disciplinaires

Si les disciplines des sciences humaines peuvent s'entendre provisoirement sur la définition d'un angle d'approche, la cohérence du projet de chacune les conduit à reprendre des formulations spécifiques de l'objet de connaissance qu'elles ont mutuellement enrichi. Ainsi, à propos des systèmes de villes, géographes et historiens ne se posent plus aujourd'hui les mêmes questions. Là où les géographes se proposent de continuer à construire une théorie évolutive, qui rende compte du fait que l'homme de la rue continue d'appeler « villes » des objets qui se sont pourtant considérablement transformés au cours du temps, les historiens s'élèvent contre l'anachronisme latent de cette proposition: leur intérêt se porte davantage vers l'étude des contenus différents que recouvre l'emploi du même mot selon l'époque considérée.

Les géographes font valoir qu'une structure spatiale peut exister (ou être conçue), sans que les acteurs qui contribuent à sa formation n'en aient conscience. Par exemple, même si les relations les plus fréquentes se produisaient autrefois à très courte portée, il est probable que les échanges d'information véhiculés à longue distance par de rares voyageurs induisaient déjà des interdépendances implicites entre les villes, en les situant dans des champs d'innovation ou

de pouvoir susceptibles d'orienter leur développement. En outre, développant un concept de champ d'interaction, un géographe imagine volontiers comment les effets de la concurrence directe pour l'appropriation des ressources entre villes voisines se propagent de proche en proche pour élaborer, au niveau géographique supérieur, un champ de concurrence global, certes virtuel en termes d'échanges ou de prédation effectifs entre des villes situées à longue distance les unes des autres, et inconscient dans les représentations de leurs acteurs, mais sans doute très tôt prégnant en termes d'émergence et d'évolution des systèmes de villes. Là où le géographe retrace des processus évolutifs, produits involontairement par des acteurs qui, littéralement, « ne savent pas ce qu'ils font », non pas à leur échelle certes, mais à un niveau géographique supérieur, l'historien se refuse à nommer « l'impensable réseau », par exemple celui des routes construites sous Louis XV, dont la représentation n'apparaît pas dans les écrits de ses constructeurs de l'époque, puisque un objet qui n'est pas identifié à un moment donné ne peut être considéré comme historique.

Ainsi, lorsqu'ils reconnaissent l'existence de structures spatiales susceptibles de contraindre les décisions des acteurs, les historiens d'aujourd'hui n'en acceptent l'identification que lorsque les acteurs eux-mêmes ont pris conscience de ces structures. Ils font alors l'histoire de « l'inertie des structures spatiales », qui empêche que chaque époque puisse inscrire son action dans un cadre approprié à son sens de l'espace du moment, mais l'oblige à composer avec les héritages du passé. Dans cette optique, les villes sont volontiers considérées comme des palimpsestes que retouche chaque génération, et l'espace modelé par avance est un obstacle à surmonter, à casser ou à recomposer. Les temporalités des cadres spatiaux seraient irréductibles l'une à l'autre. Au contraire, les géographes se contentent d'une conception plus unifiée du temps, et insistent sur l'extraordinaire capacité d'adaptation de l'espace urbain, celui des villes et des systèmes de villes, lorsqu'on le définit comme un espace relatif, construit par les relations entre les acteurs. Au cours du temps, la tendance majeure de l'évolution, certes discontinue dans le temps et l'espace, et liée au progrès des moyens de communication, est une contraction de la valeur de l'espace mesurée en temps de séparation entre les lieux. La vitesse accrue des communications réduit objectivement pour les différents acteurs la durée des parcours et accroît donc d'autant la portée de leurs échanges. Dans l'espace du quotidien, les nouveaux moyens de transport, bien que d'efficacité réduite par les fortes densités, permettent l'extension spatiale des villes, dans l'espace inter-urbain, les communications rapides autorisent une mise en réseau à longue portée et une hiérarchisation bien plus accentuée du système des villes. La ville couplée au système des villes devient ainsi l'adaptateur que construisent les sociétés humaines pour homogénéiser l'étendue planétaire et en connecter les ressources. Le concept d'espace géographique relatif sous-tend ainsi une théorie évolutive des « structures spatiales », de l'émergence des entités territoriales à différentes échelles, qui n'est encore qu'incomplètement formalisée par les géographes.

Produit par les interactions humaines dont il contraint en retour les possibles, l'espace géographique articule les échelles, celles des distances et des vitesses, et celles des temps. Les géographes s'accrochent encore aux effets des variations dromologiques sur les changements dans les systèmes de villes. Après avoir cheminé un moment sur cette route, B. Lepetit s'était finalement intéressé surtout aux frictions des temporalités, faites "de diachronies différentes et de procédures de réitération qui ne sont que partielles", tout à la fois préconisant un renouvellement de l'analyse des séries temporelles et prônant une herméneutique qui, entre explication et interprétation, redonnât à la ville en particulier "le sens social du temps". Le programme qu'il proposait, cesser "de considérer le passé comme achevé pour redonner vie au contraire à ses potentialités non accomplies" est encore d'actualité.

Denise Pumain

Références

- Bairoch P. Batou J. Chevre P. 1988, *La population des villes européennes de 800 à 1850*. Genève, Droz.
- Berry B. 1964, Cities as systems within systems of cities. *Papers and Proceedings of the Regional Science Association*.
- Lepetit B. 1984, *Chemins de terre et voies d'eau*. Paris, EHESS.
- Lepetit B. 1988, *Les villes dans la France moderne*. Paris, Albin Michel.
- Lepetit B. Pumain D. (eds) 1993, *Temporalités urbaines*. Paris, Anthropos.
- Pumain D. 1982, *La dynamique des villes*. Paris, Economica.
- Pumain D. Saint-Julien T. 1978, *Les dimensions du changement urbain*. Paris, La Documentation Française.
- Pumain D. Sanders L. Saint-Julien T. 1989, *Villes et auto-organisation*. Paris, Economica.
- Reynaud J. 1841, Villes, article de *l'Encyclopédie Nouvelle*, cité par Robic M.C. 1982, Cent ans avant Christaller, une théorie des lieux centraux. *L'Espace Géographique*.
- de Vries J. 1984, *European urbanization 1500-1800*. London, Methuen.

LES SYSTEMES DE VILLES

